

LITTÉRATURE *Des gloires d'avant guerre, Gide reste la plus mal traitée. Aussi la réédition de son « Journal » dans La Pléiade (avec de très nombreux inédits) est-elle un événement. Et l'occasion de redécouvrir celui qu'on surnommait « le contemporain capital ».*

Edition

Déjà auteur d'un ouvrage sur Gide diariste, responsable de la publication des « Œuvres complètes » de Roland Barthes au Seuil, Eric Marty a consacré trois ans à cette édition complète du « Journal », qu'il préface et annoter avec une érudition et un scrupule rares. D'un tiers plus importante que celle de 1951, elle comporte des inédits que Gide avait écartés pour diverses raisons. Ainsi découvre-t-on des scènes d'attente érotiques, vécues aux côtés d'Henri Ghéon, dont le mariage, la conversion et le royalisme obligèrent Gide à l'autocensure. De même ont été réintégrés des ouvrages comme « Feuilles de route », « Numquid et tu ? », « Le renoncement au voyage ». Cette merveilleuse

PAR CLAUDE ARNAUD

A peine mort, Gide s'est pétrifié. Autrefois si vert et ludique, le sage à lunettes s'est lentement couvert de poussière, sous sa houppelande de berger. Premier écrivain à être entré de son vivant dans La Pléiade, il reste depuis l'otage du fantastique mausolée en papier Bolloré de la rue Sébastien-Bottin. Car on lit encore Gide, symbole de ces *longsellers* que baptisa Claude Gallimard, mais sans lui en tenir gré. Comme on l'enseigne encore sans oser dire qu'on l'aime, de crainte d'apparaître à son tour poussiéreux. Il y a vingt-cinq ans, les parents étaient anxieux de voir leur fils lire trop activement « Si le grain ne meurt »; aujourd'hui, ils s'étonneraient de le voir ouvrir un livre de cet auteur suranné, au visage de magot chinois. Comme si Gide, ayant consommé toute sa gloire de son vivant, n'avait plus droit à rien.

Régulièrement, néanmoins, son nom réapparaît. Il y a six mois, José Cabanis racontait comment fut collectivement conçue Catherine Gide, dont le visage témoigne encore pour l'éclectisme amoureux de son père (« Dieu et la NRF »); mais les révélations sur les moeurs et même l'anatomie gidiennes ne purent relancer l'auteur de « Corydon ». Des gloires d'avant guerre, Gide reste ainsi la plus mal traitée. Le rude Montherlant est toujours joué, et l'antipathique Claudel vénéré. Drieu a connu une seconde gloire, et Morand

la comparaison avec les grands Viennois en termes de modernité, c'est s'attirer les sarcasmes.

Longtemps l'esthétique littéraire valorisa les esprits radicaux, d'autant plus suivis qu'ils s'étaient obstinément trompés. Mais Gide n'avait de valeurs que relatives, et préférait avoir raison dans le désert que bruyamment tort. Le bien et le mal, le Christ et le diable, la France et le prolétariat n'étaient pas des entités à quoi il se soumettait, mais des nuages qui traversaient sa conscience capricieuse. Au soleil de l'idéologie ce pèlerin du plaisir préféra toujours la chaleur de Biskra; aux collines inspirées de Barrès, les chotts de son désir nomade; trop versatile et sensuel pour qu'il s'agenouille, devant un uniforme du moins.

On lui reprocha d'être à géométrie variable, de pouvoir aussi bien signer le dadaïste « Paludes » que ses lourdes « Nourritures » symbolistes, et le « Retour de l'URSS » comme les « Retouches à mon Retour de l'URSS ». Mais l'individualisme de masse qui préside à notre époque devrait rendre justice à ce Narcisse éclectique qui le premier défia l'Église, la famille et le Parti pour s'autoriser tous les plaisirs. Libre, Gide préférait se contredire que se renier, en bon héritier du « culte du moi »; hédoniste, il revendiqua la jouissance alternée de tous ses états de conscience; mobile, c'est en Buick qu'il fit

Voyage en terre

édition du « Journal » s'arrête à l'année 1925, où Gide part pour l'Afrique et s'ouvre à l'Histoire. Le tome II paraîtra en mai 1997, avec un index. On lira en attendant l'essai de Catherine Millet (« Gide, Genet, Mishima », chez Gallimard), qui parle intelligemment de l'amoralisme gidien, comme de la chance qu'eut toujours ce stylistique. Ces ouvrages accéléreront la démomification de Gide, cette intelligence lascive qui mourut en disant: « Tout est bien... », comme d'autres intitulèrent leurs Mémoires « Tout m'est bonheur ».

une nouvelle vague de disciples; même Charbonne s'est relevé de l'infamie grâce à l'ambiguïté d'un président « progressiste », après avoir abrité ses frémissements d'eau dormante dans des bottes allemandes. Seul le Socrate de la rue Vaneau reste prisonnier de son caveau, malgré des tentatives répétées pour le ressortir au soleil.

On lui reproche son indifférence à l'Histoire, ses imparfaits du subjonctif et ses tasses de darjeeling tiède, quand on ne s'appuie pas sur la soporifique « Symphonie pastorale » pour en faire un bien-pensant. Le panurgisme est si massif que, si l'on veut bien rire aux facéties de « Paludes » et citer Duchamp ou Keaton à leur propos, personne n'ose plus frémir en lisant « L'immoraliste », pleurer en franchissant « La porte étroite », ni même défaillir en découvrant « La séquestrée de Poitiers », cette histoire vraie d'une momie vivante. En un mot, Gide fait toujours honte, mais pour d'autres raisons; qualifier « Les faux-monnayeurs » d'unique roman français supportant

ses derniers voyages pour doubler de vitesse le jeune homme d'autrefois, qui allait à dos de mule à travers le Sahara, fasciné par la lente désagrégation des heures en « cendres de temps »...

On lui envia sa fortune, d'ailleurs mal gérée. Elle donna indéniablement des ailes à sa liberté, comme elle fonda celle de Montaigne, de Mme de Sévigné ou de Voltaire. Mais notre époque n'étant plus si puritaine, rien ne devrait s'opposer à ce qu'elle lise ce maître sans marteau qui libéra des milliers d'adolescents, de Cocteau à Barthes en passant par Sartre.

Ondoyant, mercurien, écrivain en somme, Gide fuyait les passions grégaires et l'unanimité des congrès. De même qu'il n'était pas le responsable moral de la défaite de 1940 que Vichy présenta à la France hébétée, il n'encouragea non plus la Résistance depuis sa retraite dorée de Sidi-Bou-Saïd – question d'âge, de cécité et de décalage, sans doute. Il dénonça avec courage l'hypocrisie coloniale et le grand mensonge sta-